

56^e Festival de Cannes

"Auf hohem Niveau ungenießbar"¹

Un mauvais festival: le verdict de la presse concernant le festival de Cannes fut cette année quasiment unanime. Et même si, avec le recul, les jugements se sont fait un peu plus nuancés, le cru 2003 restera dans les mémoires comme une année médiocre. Les responsables avaient d'ailleurs annoncé avant même le festival qu'ils avaient eu quelque mal à boucler la sélection officielle. La faute à pas de chance peut-être, car certains films attendus sur la Croisette, comme "In the Cut" de Jane Campion ou "Intolerable Cruelty" des frères Coen ne furent tout simplement pas terminés à temps. De ce fait, la faiblesse du 56^e festival de Cannes ne permet sans doute pas de tirer des conclusions sur la santé générale du cinéma mondial. On a quand même pu constater que, tandis que l'Afrique et l'Amérique du Sud sont restées pratiquement absentes, l'Asie a plutôt déçu cette année et l'Europe n'a pas brillé outre mesure par ses contributions. Du coup, ce sont donc une fois de plus les Etats-Unis qui ont sinon sauvé le festival, du moins lui ont valu quelques-uns de ses moments les plus intenses. Pour le meilleur comme le pire d'ailleurs!

Viviane Thill

Les insuffisances de la sélection officielle (qui comprend la Compétition, certaines séances spéciales et la section "Un certain regard") furent mises en cause par la presse mais – s'il est vrai qu'il y eut certains choix difficilement défendables comme "Brown Bunny" de Vincent Gallo ou "Les côtelettes" de Bertrand Blier – le fait que les sections parallèles (généralement promptes à repêcher l'éventuelle découverte qui aurait échappé à la sélection officielle), n'aient pas eu grand-chose de mieux à proposer prouve qu'il n'y avait sans doute tout simplement pas de chef-d'œuvre disponible à ce moment. Or, en l'absence d'œuvres qui s'imposent d'emblée, face à un choix – celui-là en revanche assez grand – de productions de qualité moyenne, la sélection devient bien sûr beaucoup plus difficile et aléatoire.

Du coup, la personnalité des sélectionneurs, en premier lieu Gilles Jacob (président du festival) et de son délégué artistique Thierry Frémeaux a probablement joué encore plus que d'habitude. Ils ont choisi d'une part de miser sur les habitués disponibles (Lars von Trier, Claude Miller,

Michael Haneke, Alexander Sokurov, Peter Greenaway, Raoul Ruiz, André Téchiné, Clint Eastwood) – pas tous au mieux de leur forme – et sélectionné pour le reste des œuvres pour la plupart ambitieuses mais dont beaucoup semblaient avoir pour unique préoccupation de faire passer au spectateur deux heures les plus indigestes possibles. D'où ce sentiment qu'ont eu de nombreux festivaliers de se voir proposés en majorité des films ésotériques ("Tiresia" de Bertrand Bonello, "All Tomorrow's Parties" de Yu Lik Wai), inaboutis ("Bright Future" de Kurosawa Kiyoshi, "September" de Max Färberböck), simplement insipides ("Purple Butterfly" du Chinois Lou Ye, "Il cuore altrove" de Pupi Avati, "Carandiru" de Hector Babenco) ou totalement mégalos ("Brown Bunny" de Vincent Gallo). Seuls dans cette sélection officielle, le Canadien Denis Arcand ("Les invasions barbares") et Clint Eastwood ("Mystic River") proposèrent un cinéma plus abordable et néanmoins de très haute qualité.

Face à cet état des choses et à la morosité grandissante parmi les festivaliers, le jury n'avait évidemment pas le rôle le plus facile. Rares sont

¹ *Ambitieux mais indigeste : expression utilisée (en-dehors du contexte du festival de Cannes) par un producteur allemand pour qualifier les films allemands qu'aime la critique française ; elle définit assez bien l'ensemble de la sélection cannoise 2003, palmarès compris.*



André Téchiné:
"Les égarés"

de toute façon les palmarès qui font l'unanimité et il faut être un peu kamikaze pour accepter le boulot de juré et plus encore celui de président du jury à Cannes. Sans avoir procédé à une analyse en profondeur de 56 ans de palmarès, on constate qu'il y a grossièrement deux façons de faire. Tandis que les uns essaient de contenter le plus grand nombre en ratissant large et plutôt dans le genre classique, les autres jettent à dessein leur dévolu sur les films les plus difficiles, les plus sobres, les plus rigoureux ou les plus extrémistes et vont parfois jusqu'à attribuer plusieurs prix à une même œuvre pour mieux souligner qu'il n'y a pas eu photo à l'arrivée. La personnalité des présidents ne suffit d'ailleurs pas toujours à prévoir leur choix. La palme attribuée par David Lynch au "Pianiste" de Polanski est de ce point de vue aussi inattendue que celle de David Cronenberg à "Rosetta".

De Patrice Chéreau, président de ce 56^e festival, on attendait de la rigueur avant toutes choses... et on n'allait pas être déçu! Ses deux derniers films ("Intimacy" et "Mon frère") ne relevant pas vraiment du divertissement léger, on devinait qu'il n'allait pas se laisser éblouir par du tape-à-l'œil, des déluges d'effets spéciaux ou du suspense plus ou moins bien ficelé. Chéreau fut donc fidèle à lui-même au-delà de toutes espérances en refusant (avec raison) une Palme attendue à Lars von Trier dont il n'a apparemment pas apprécié le cynisme, en laissant de côté (à tort) le très beau film d'Eastwood et en ne récompensant au final que quatre films dont trois reçurent deux prix chacun!

Comble de l'ironie, à la fin d'un festival qui avait connu l'un ou l'autre accrochage par journaux entreposés entre critiques américains et français,

la Palme et le Prix de la Mise en scène furent pour un film américain... ce dont les Etats-Unis n'eurent pas l'air de se réjouir! "Elephant" de Gus Van Sant, en fait un téléfilm (produit par la chaîne HBO), était sans doute le dernier film qu'Hollywood souhaitait voir primé.

"Elephant" revient sur le massacre de Columbine (qui avait déjà servi l'année précédente à Michael Moore comme point de départ de son enquête sur la culture des armes à feu aux Etats-Unis, "Bowling for Columbine") et suit quelques adolescents dont les uns seront les victimes et les autres les auteurs du massacre. Il les escorte dans les interminables couloirs vides de leur lycée, filme l'absence et l'irresponsabilité des adultes, l'ennui à l'école, les humiliations entre les élèves, mais sans jamais vouloir expliquer l'inexplicable. Dans ce contexte, une scène où l'on voit les deux futurs meurtriers jouer, l'un à un jeu vidéo ultra-violent et l'autre du Beethoven sur son piano, paraît toutefois aussi facile que déplacée. Sauf que c'est peut-être comme cela que ça s'est passé. Et qu'il ne suffit pas de dire que ces jeunes sont fascinés par Hitler, par la violence et la mort, encore faudrait-il savoir pourquoi ils sont ainsi. Intéressante est en tout cas la façon dont Van Sant filme le massacre, non pas vu du côté des victimes (comme chez Moore) mais du côté des meurtriers: un acte distancé, irraisonné, de jouissance presque virtuelle que ces jeunes mettent en scène comme un suicide et qui suffit à vous donner froid dans le dos.

Mais avant l'attribution de la Palme, le festival fut donc marqué par la tension qui pesait sur les relations franco-américaines à propos de la guerre en Iraq. Ces difficultés diplomatiques expliquent sans doute que les organisateurs n'avaient pas voulu mettre un film américain en ouverture. Cherchant pour cette soirée traditionnellement plutôt vouée aux paillettes une production à grand spectacle, ils durent alors se rabattre sur le remake lourdingue de "Fanfan la Tulipe". Les mauvaises langues prétendirent même que, pour avoir "Fanfan", Gilles Jacob aurait été obligés par le producteur Luc Besson de prendre en prime les "Les côtelettes" de Blier. Il aurait mieux fait de s'abstenir de l'un comme de l'autre.

L'ouverture officielle fut en effet boudé par les stars qui se précipitèrent en revanche le lendemain sur les marches pour voir "The Matrix Reloaded", présenté hors compétition et qui fit du coup figure de 'vraie' ouverture du festival! La conférence de presse de l'opus 2 des aventures de Neo le rebelle permit par ailleurs aux journalistes de s'assurer que le plutôt sympathique Keanu Reeves est vraiment très timide et que Lawrence Fishburne a apparemment pris son rôle

un peu trop au sérieux ! S'improvisant porte-parole de l'équipe du film (en l'absence des réalisateurs, retenus sur le montage du 3^e épisode), il se croyait visiblement toujours dans la peau de Morpheus et délivra quelques messages bien intentionnés.

Il ne répondit cependant pas à la question – posée tout au long du festival à chaque Américain sur la Croisette – sur les relations franco-américaines, pas plus que son compatriote Steven Soderbergh (membre du jury) ne l'avait fait la veille lors de la présentation du jury et pas davantage que n'allaient le faire plus tard Clint Eastwood et le pourtant très contestataire Tim Robbins. Sean Penn, qui avait quelques mois auparavant provoqué un scandale aux Etats-Unis en appelant publiquement (et à ses frais) le président Bush à ne pas faire la guerre en Iraq avant d'aller lui-même sur place voir à quoi ressemblait le pays de Saddam Hussein, et qui était lui aussi attendu au festival pour son rôle dans "Mystic River", n'avait pas fait le voyage jusqu'à Cannes, officiellement parce qu'il était en tournage.

De leur côté, certains critiques américains, agacés aussi par la mauvaise tenue du festival, reprochèrent aux Français de n'honorer que les grands noms ou ce qu'ils considèrent comme tels (il faudrait montrer les films anonymement au festival, proposa quelqu'un) et de ne sélectionner en Compétition que des coproductions françaises. S'ils n'ont pas tout à fait tort sur le premier point, ils sont injustes sur le second car, sans les Français qui coproduisent en effet de nombreux films iraniens, palestiniens, chinois et autres, beaucoup de cinéastes dans le monde entier ne pourraient plus aujourd'hui réaliser leurs films.

La presse américaine aurait-elle d'ailleurs été plus contente si le jury avait primé "Mystic River" de Clint Eastwood? Rien n'est moins sûr. Car le film d'Eastwood, sur lequel nous reviendrons dans un prochain *forum*, charrie sa part d'ambiguïté, sur la violence justement, sur les concepts de revanche et de justice, et sur le poids du passé, des thèmes très américains donc que le réalisateur traite à sa manière qui risque fort d'heurter les esprits bien intentionnés d'un bord comme de l'autre.

"Mystic River" ne sera sans doute pas un succès au box-office américain; le récompenser aurait été une façon d'honorer la longue carrière d'Eastwood qui, au fil des ans, s'est hissé au rang de l'un des cinéastes américains les plus intéressants, et d'autre part aurait permis de récompenser un beau film. Mais "Mystic River" avait apparemment aux yeux du jury le défaut d'être

réalisé de façon trop classique (à l'américaine : récit chronologique, construction psychologique, montage invisible) sans effets de manche destinés à le faire artificiellement paraître 'moderne'.

Outre "Elephant", le jury de Patrice Chéreau a donc préféré récompenser, par deux prix chacun, le film turc "Uzak" (Grand Prix du Jury et Prix de la meilleure interprétation masculine aux deux acteurs) et "Les invasions barbares" (Prix du scénario et Prix de la meilleure actrice) ajoutant à ce palmarès très réduit une sorte de mention spéciale (Prix du Jury à Samira Makhmalbaf pour son semi-documentaire "Cinq heures de l'après-midi", tourné en Afghanistan immédiatement après la guerre. Fille de Mohsen Makhmalbaf, Samira reprend en quelque sorte là où son père avait arrêté la caméra dans "Kandahar". Les taliban sont partis mais les femmes afghanes sont-elles plus libres pour autant? Car autant sinon plus que les taliban, c'est la tradition qui les retient derrière les burqas comme le montrent des plans étonnants (apparemment véridiques) de vieillards qui se tournent contre le mur quand passe une femme dévoilée.

Comme pour mieux se moquer de cette rigidité morale et sexiste, le film contient une très timide mais jolie histoire d'amour, un commentaire rigolo mais un peu trop visiblement adressé aux Français (qui ont coproduit le film) sur l'élection de Chirac et une belle description, inattendue dans ce contexte, des relations entre les hommes et les bêtes.

Gus Van Sant:
"Elephant"





Bady Minck:
"Im Anfang war der Blick"

En récompensant ensuite "Uzak" de Nuri Bilge Ceylan (cinéaste turc dont on réentendra très certainement parler), le festival a en quelque sorte fait entrer d'avance la Turquie dans l'Europe car le personnage principal, photographe installé à Istanbul depuis longtemps, pourrait aussi bien être Français ou Allemand. Son cousin en revanche, qui le rejoint dans la grande ville en attendant d'y trouver un travail ou un bateau pour l'Europe, incarne le villageois traditionnel confronté à la solitude et à l'hostilité des grandes villes. Le film contient de superbes images d'Istanbul sous la neige, un zapping hilarant entre une œuvre de Tarkovski et un film porno, quelques séquences poignantes sur la solitude imposée ou auto-infligée mais aussi des longueurs qui le rendront difficilement exploitable dans les circuits normaux.

"Les invasions barbares" racontent en revanche la reconstitution d'une famille et débordent de chaleur humaine sans jamais verser dans le sentimentalisme. Le réalisateur canadien Denys Arcand a en effet rassemblé les protagonistes du "Déclin de l'Empire américain" pour un dernier tour de piste avant la mort de l'un d'entre eux. C'est l'occasion de rire des bons et des moins bons souvenirs, des certitudes d'antan qui se sont révélées catastrophiquement erronées et aussi de constater que les nouveaux barbares (les propres enfants de la génération de mai 68) ont peut-être d'autres valeurs et d'autres idées que leurs parents mais ne manquent pour autant ni de cœur ni d'engagement. Deux d'entre eux vont ainsi s'allier en toute illégalité pour rendre moins difficiles les derniers jours de Rémy. Film sur la mort et sur la perte de quelques repères, "Les

invasions barbares" est aussi un hommage très drôle et à peine nostalgique à une époque et le seul film du Palmarès qui fera certainement une belle carrière en salles.

A la décharge du jury, il faut avouer que, mis à part "Mystic River", ils n'ont raté aucun chef-d'œuvre. "Teresia", curieuse digression du Français Bertrand Bonello sur un mythe grec a bien réussi à rallier quelques critiques portés sur l'éso-térisme mais sans réellement convaincre. Il restera comme un curieux ovni dans le souvenir des festivaliers tout comme le visuellement très beau "All Tomorrow's Parties" de Yu Lik Wai sur des jeunes qui errent à la recherche d'un peu de chaleur dans un monde d'après l'apocalypse. Une apocalypse qui a également eu lieu dans "Le temps des loups" de l'Autrichien Michael Haneke.

Dans les deux films, l'origine et la nature de la catastrophe ne sont pas décrites, seules comptent les conséquences: des hommes et des femmes jetées sur les routes et un effritement de plus en plus cruel des relations humaines. Sauf que chez le Chinois, chacun se débrouille comme il peut, tandis que chez Haneke, c'est par groupes, par hordes pourrait-on dire par référence au titre, que les gens se lancent sur les routes. Pour Haneke, c'est de la lutte pour la survie qu'il s'agit (avoir à manger, à boire, un toit au-dessus de la tête) et aussi de sacrifice. Et si les Luxembourgeois présents à Cannes ont regardé ce film-là avec un peu plus d'intérêt que les autres, c'est parce que Thierry Van Werveke y joue un rôle qui semble d'abord le cantonner, comme souvent, dans le personnage du bagarreur grande gueule, mais dans la dernière séquence, se révèle comme l'un des plus beaux qu'il a joués jusqu'à présent. N'empêche que le film, à la symbolique parfois un peu lourde, a plutôt déçu sur la Croisette.

L'autre participation luxembourgeoise dans la Sélection officielle était due à Peter Greenaway dont le nouveau film, "The Tulse Luper Suitcases: The Moab Story" est le premier maillon d'un ensemble qui doit rassembler trois films, plusieurs DVD, un site internet, etc. Greenaway, qui a toujours aimé compter et recompter, y étale un véritable esprit d'encyclopédiste en racontant la vie de son personnage de 1928 (découverte de l'uranium) à 1989 (chute du Mur de Berlin). Emmené à un rythme assez haletant, parfois drôle, surprenant à chaque nouveau plan, le film peut agacer ou enchanter selon l'humeur et la disponibilité du spectateur. Ceux qui connaissent et aiment l'œuvre de Greenaway y reconnaîtront bon nombre de références à son œuvre antérieure tandis que les autres se réjouiront –

après les plus austères "Pillow Book" et "8 _ Women" - de retrouver un Greenaway un peu plus enjoué.

Mais le Luxembourg était plus directement et encore plus positivement présent dans la "Quinzaine des Réalisateurs" où la Luxembourgeoise Bady Minck présentait son "Im Anfang war der Blick". Vivant depuis longtemps à Vienne, Bady Minck a conçu ce projet dans le cadre d'une étude autrichienne sur le paysage. Elle a rassemblé des centaines de cartes postales et, grâce à certaines techniques d'animation et d'effets spéciaux, envoie son personnage principal, l'écrivain Bodo Hell, dans un voyage à travers celles-ci et à travers le 20e siècle. Mais si au début, il y a le regard, le mot n'est pas oublié. Les textes sur le dos des cartes sont lus. La plupart sont des messages de vacances, de soleil et de bonheur mais il y a aussi quelques cartes, datant de la guerre, où l'on appelle de ses vœux le 'soleil nazi'.

Que reste-t-il à signaler par ailleurs? "Les égarés" d'André Téchiné, qui ne révèle guère de surprise, mais raconte une belle histoire de huis clos en

pleine campagne: jetée sur les routes de l'exode, une institutrice parisienne et ses deux jeunes enfants sont confrontés à un jeune adolescent qui va les aider presque malgré eux.

L'intéressant "American Splendor" de Shari Springer Berman et Robert Pulcini qui arrivent à transposer à l'écran la BD (autobiographique) de Harvey Pekar. Ou encore, dans la Quinzaine des Réalisateurs, l'exquis "Kitchen Stories" film scandinave de Bent Hamer dont le point de départ est pour le moins original mais basé sur une histoire réelle. Pour améliorer le rendement des cuisines suédoises et norvégiennes, certains esprits scientifiques avaient entrepris dans les années 50 d'analyser le va-et-vient des ménagères, et aussi des hommes célibataires, dans leur cuisine. Un observateur s'installait pendant plusieurs semaines en haut d'une cuisine (un peu à la façon des arbitres de tennis) avec interdiction formelle de parler à la personne qu'il était censé observer! Avec beaucoup d'humour et de tendresse, le film raconte la confrontation entre l'un de ces observateurs et son objet d'observation.

Wohlfühlen in den eigenen vier Wänden...



- Naturfarben
- Tapeten und Wandbeläge
- Naturlämmstoffe
- Parkett, Teppichböden
- Türen
- Innenausbau
- Maschinenverleih



Biotop
Fachhandel für
ökologisches Bauen
und Wohnen

Öffnungszeiten:
Dienstag - Freitag
9 - 12 14 - 18 Uhr
Samstag 9 - 12 14 - 17 Uhr
Montag geschlossen

941, rue de Commerce L-1200 Luxembourg
Tel. 49 65 51 Fax 49 23 03 info@biotop.lu www.biotop.lu